

PROLOGUE

Les super-héros expliqués à ma mère

Car quand il n'y a plus d'amour, il y a toujours la justice. Et quand il n'y a plus de justice, il y a toujours la force. Et quand il n'y a plus de force, il y a toujours maman. Coucou maman! Alors prends-moi. Maman, dans tes longs bras. Prends-moi, maman, dans tes longs bras. Dans tes bras automatiques. Tes bras électroniques. Dans tes bras. Alors prends-moi, maman, dans tes longs bras. Tes bras pétrochimiques. Tes bras armés. Dans tes bras électroniques.

Laurie Anderson, *O Superman*

C'est un adolescent mal dans sa peau. Un binoclard tout seul dans la cour du collège à qui personne ne parle sauf pour lui faire sentir qu'il ne fait pas partie de la bande. Il regarde les filles par en dessous ses lunettes, et il s'accroche à ses livres de classe qu'il tient serrés contre son ventre. Un jour le prof de science les emmène en sortie au Muséum. Ils assistent à une expérience scientifique sur la radioactivité, un sujet d'actualité. Entre deux pôles métalliques, un grand arc électrique traverse l'espace. C'est beau et intéressant. Il est le seul que ça intéresse vraiment. Les autres voient plutôt dans cette sortie un prétexte pour déconner et se peloter. Soudain, aïe! Quelque chose l'a violemment piqué dans le cou! Il se retourne, il croit qu'on lui a encore fait une mauvaise blague. Mais personne ne s'occupe de lui. Il voit seulement une petite araignée qui descend le long de son bras et qui se sauve dans

le laboratoire. Nous sommes en août 1962, dans les pages du numéro 15 du magazine *Amazing Fantasy*. Sous la plume de Stan Lee et de Steve Ditko, Spiderman est né. Il n'est pas le premier super-héros, loin de là, mais il en relance le genre, en ce début des années 1960. Près de soixante ans plus tard, il est toujours là, occupant, peut-être plus que jamais l'espace de nos représentations dans la culture dite « populaire ». Comme s'il était effectivement devenu lui-même cette araignée dont la radioactivité a durablement infusé le venin dans nos veines et nos imaginaires. Mordus !

En France, le magazine *Strange* parut entre 1970 et 1998, 324 numéros, dont les premiers valent aujourd'hui une petite fortune : environ 500 euros pour le n° 1 – à comparer avec l'édition américaine (*Amazing Fantasy*, n° 15), qui se négocie entre 20 000 et 80 000 dollars ; à comparer aussi avec *Action Comics*, n° 1, juin 1938, où Superman fait sa première apparition : là, le prix de vente peut monter à 2 millions de dollars ! Il faut croire que la littérature de super-héros fonctionne comme une drogue et entraîne ses propres formes d'addiction et de fétichisme. Et pour moi aussi, plus de trente ans après en avoir découvert les premiers numéros en kiosque, Peter Parker, *alias* Spiderman, est toujours là.

En particulier celui de la fin des années 1970, dessiné par John Romita, arpentant Manhattan sous la pluie avec sa silhouette mélancolique, les mains enfoncées dans les poches, le dos un peu courbé, ressassant ses problèmes d'argent, ses problèmes de cœur, sa double identité... Comment avouer à Gwen Stacy, la femme qu'il aime, qu'il est celui qu'elle accuse de la mort de son père ? Comment poursuivre ses études tout en protégeant l'humanité contre le Vautour, contre Docteur Octopus, contre Le Caïd et autres Bouffons verts psychotiques ? Comment avoir une vie normale alors qu'on est tellement exceptionnel ? Comment avoir une vie exceptionnelle alors qu'on est tellement normal ? Tout s'entremêle dans sa tête, une question en appelle une autre : « *Tout ce à quoi je pense me rappelle quelque*

chose d'autre...» se dit-il au détour d'une bulle – comme autant d'étages des buildings entre lesquels il se balance. Peter Parker vit quelque part en moi. Pas très loin de James Dean et d'Elvis Presley, de Rimbaud et du cow-boy Marlboro, dans ce creuset archaïque où comme les autres, j'ai appris tant bien que mal, il y a bien trente ans donc, à faire rimer virilité et fragilité.

Pourtant j'ai longtemps cru que tout cela était fini et bien fini. Spidey, Iron Man, Daredevil et les autres avaient disparu de mon imaginaire. Les *comic books* étaient devenus franchement illisibles au début des années 1990. Ou était-ce mon goût qui avait changé? De toutes les façons, j'avais déjà pris des décisions drastiques. Vers 14 ans, j'avais revendu à un prix dérisoire toute ma collection de *Strange*, pourtant patiemment accumulée au long des années précédentes. *Strange* («le magazine de Spiderman»), *Special Strange*, *Titans*, *Nova*, *Spidey...*: toute la série des magazines des éditions Lug, qui publiaient les super-héros Marvel en France, avait complètement envahi l'espace de ma chambre, reléguant les playmobils et les Big Jim au fond des cagibis. Il y avait de l'émulation, nous étions quelques bons copains, nous écoutions «Hell's Bells», «Thriller» et le medley «Generation 60», qui parlait d'«un air nouveau qui nous vient de là-bas». Le monde n'en finissait pas d'être la traduction de l'Amérique et les Sixties hoquetaient dans le présent comme une origine perdue. Nous avions des ZX81 et jouions à Pacman sur Atari, et c'était à qui aurait le plus de «Lugs» sur ses étagères.

Et puis un jour ce fut fini. Valérie, Stéphanie, Emmanuelle, Caroline étaient enfin parvenues à se frayer un chemin dans notre conscience embuée. Comme dans un vent de dégel, le réel commençait à percer derrière la trame bigarrée des *comic books*. Gwen Stacy était morte, précipitée du haut du Brooklyn Bridge par le Bouffon vert, et les créatures de papier glacé s'effaçaient pour laisser la place à nos fraîches camarades de classe. L'heure était à *Flashdance*, aux boums et aux intenses monogamies d'un trimestre. Et puis «Donjons et Dragons»

venait à son tour de traverser l'Atlantique. Il était décidément temps de remiser les collections dans les placards ou d'aller les brader chez les bouquinistes. Je revendais tout pour 1 franc pièce, chez Horus je crois, rue Biot, derrière la place Clichy. Mais – comme on se rattrape *in extremis* – avec ce même argent, j'achetai au même endroit le mythique *Strange* n° 1 – l'objet ultime, celui que convoitent tous les collectionneurs. Mes camarades furent consternés. Rien n'allait, je revendais tout, mais j'achetais quand même le *Strange* n° 1 pour une fortune (150 francs!). C'était n'importe quoi. Pas étonnant que je ne trouve pas de copine.

Le *Strange* n° 1, c'était la clé de voûte de l'édifice, c'est l'origine elle-même, c'est le destin de la collection, son moteur libidinal. Une fois qu'on l'a, le désir cesse, la collection devient un simple amas de papier. Elle n'est plus tendue vers sa source inaccessible. Il n'est pas si contradictoire que cela d'acheter le *Strange* n° 1 quand on revend les autres, puisque c'est lui effectivement qui met fin à la collection. Si le mot «collection» signifie à la fois un ensemble collecté et le geste de collectionner, on peut dire qu'il y a dans toute collection un élément – le premier, le dernier, le «*black lotus*» – qui, en la complétant comme ensemble, y met fin comme geste. J'avais le *Strange* n° 1, donc j'avais, métaphoriquement, un condensé de toute la collection – et ça prenait quand même moins de place dans les placards! Je me le gardais au chaud pour «plus tard». Je me disais que c'était pour le revendre. Peut-être était-ce déjà pour pouvoir y revenir.

Et «plus tard» arriva. Le psychisme, comme la culture, est tributaire des rythmes de l'industrie. À moins que ce ne soit l'inverse et que ce ne soit l'industrie qui obéisse aux injonctions de l'inconscient. Toujours est-il qu'à la fin des années 1990 – juste avant la grande invasion des super-héros au cinéma –, les éditions Marvel eurent la bonne idée de republier leurs grands classiques, en gros volumes brochés noir et blanc et bon marché, sous le titre *The Essential*. Toutes ces histoires, celles que j'avais lues enfant mais surtout toutes celles que je n'avais

pas lues, les épisodes fondateurs, souvent repris mais dont les versions originales restaient inaccessibles, voilà qu'ils devenaient accessibles à tous. Simultanément, le film *Spiderman* sortait sur les écrans. Or, si ce film était fait pour établir une nouvelle génération de spider-fans, il s'adressait aussi à une, deux ou trois générations de lecteurs de *comic books*. Pour les anciens, le passage de leur héros au cinéma avait quelque chose d'un événement apocalyptique, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire d'une Révélation finale, la levée du voile qui sépare le papier de l'écran. Dans un monde où tout existe pour devenir un film de Hollywood, Spiderman-le-film était la consécration attendue. Attendue mais aussi risquée qu'un saut périlleux du haut de l'Empire State Building. Il s'agissait de voir si les nouveaux effets spéciaux pouvaient rendre le costume et le mouvement de Spiderman, et les tentatives précédentes s'y étaient cassé les dents – quoique le film de 1977 ait aujourd'hui un charme irrésistible : c'est le côté «J'ai un beau pyjama et des gros yeux globuleux»...

Bref, on tenait dans la main les tout premiers épisodes, et l'on allait voir le film, c'était un peu comme avoir à la fois la Genèse et le Jugement dernier réunis en un même moment, cela sentait la fin de l'histoire – et je vous parle d'avant le 11 septembre.

Mais l'histoire s'obstinait à recommencer sous une nouvelle forme. Car non seulement nous étions assaillis, de manière plus pressante que jamais, par l'imagerie des super-héros, Marvel semblant décidé à creuser le filon cinématographique aussi loin que possible, mais nous étions désormais à l'ère d'internet. Or internet ne réduit pas seulement les distances spatiales, mais aussi les distances temporelles. Suis-je le seul à avoir ce sentiment qu'il y a une conjonction inattendue entre, d'une part, cet âge de ma vie où j'ai tendance à faire retour sur mes deux premières décennies, et cet âge de la technologie, où le moyen nous est justement donné de tout retrouver, nos amis, nos images, nos objets... ? Bref, eBay et crise régressive

de la quarantaine aidant, je me suis mis à dépenser un argent d'adulte pour une passion d'enfant, et j'ai entrepris de reconstituer ma collection perdue, mes *Strange* d'autrefois, pour retrouver toutes ces images que je n'avais pas oubliées et revoir s'aligner sur mon mur la suite de leurs tranches jaunies, «98, 99, 100...» avec la même satisfaction compulsive qu'autrefois. On ne parle pas assez de Jean Frisano, qui réalisa, entre autres, la plupart des couvertures de *Strange* dans les années 1970-1980. Si les images peuvent avoir une vertu addictive, les couvertures de Frisano sont de cette espèce. C'est en les retrouvant que je réalisai à quel point elles étaient gravées dans mon esprit, au point de me demander si ce n'était pas elles que je recherchais en vérité¹.

— «Maman, où as-tu mis toutes les BD qui étaient dans ce placard?» Je tâte nerveusement l'endroit où, jadis, dans un placard mural de ma chambre d'enfant, devenue depuis un bureau d'appoint, j'ai caché le *Strange* n° 1. Hors du temps, dans sa planque, comme Captain America, congelé dans son iceberg, attendant le réchauffement. Je savais que là, quelque part dans l'ombre, mon enfance m'attendait pour quand j'en aurai besoin.

— «Toutes ces vieilleries qui traînaient là? Mais mon chéri, ça fait longtemps que je les ai jetées! J'espère qu'il n'y avait rien d'important?!»

— «Rien d'important!?! Le *Strange* n° 1!?! »...

Cet épisode traumatique des vieilles BD mises à la poubelle est un classique des lecteurs de *comic books*. Si classique que cette scène apparaît même dans le film *Spiderman* de 2002 (réalisé par Sam Raimi), qui a lancé la vague des films de super-héros. On y voit Peter Parker fouillant de vieux cartons,

1. Une biographie de Jean Frisano a été écrite, dans le numéro 24 du fanzine *Golden Color* d'Éric Vignolles, avec Gérard Thomassian et Louis Cance (200 pages, 1997) – malheureusement plus introuvable qu'un *Fantask* en bon état.

et sa tante May lui avouer benoîtement qu'elle a jeté tous ses vieux *comic books*.

C'est de cette scène originale, que je partage avec une partie de ma génération, et donc avec Peter Parker lui-même, qu'est né le projet de ce livre.

